



L'ÉDUCATION DES JEUNES FILLES NOBLES AU MOYEN ÂGE

La consultation des archives du couvent de Ribeauvillé a permis la découverte d'un intéressant document rédigé au milieu du 19^{ème} siècle par le Supérieur de la Congrégation de la Divine Providence, l'abbé JB Worm, intitulé « Institutrices au 13^{ème} siècle ». Ce manuscrit de 210 pages évoque l'éducation et l'instruction des jeunes damoiselles au couvent des Unterlinden de Colmar. Il nous a paru intéressant de résumer ce dossier pour comprendre la vie des jeunes filles nobles au Moyen Âge.

PRIME ENFANCE, L'ÉDUCATION AU CHÂTEAU



Au 13^{ème} siècle, l'éducation première de la jeune fille noble revient de droit à la châtelaine. Dans l'Europe médiévale, les principes de vertu, de piété, de bienséance sont inculqués dès le plus jeune âge aux jeunes demoiselles. La mère se réserve

e x c l u s i v e m e n t l'éducation de ses jeunes filles, éducation physique, intellectuelle et religieuse, tout en leur prodiguant ces marques de tendresse, ayant leur source aux sentiments les plus élevés et avec cet accent qui trouve le chemin du cœur. L'éducation est religieuse avant tout. Toutes les pratiques, les manières de penser, de se comporter et d'agir se rapportent alors à l'Évangile. Pour justifier ce principe de mère-éducatrice on disait alors : « On ne confie pas de petites innocentes à des mains indignes auxquelles on ne voudrait pas confier la basse-cour. ».

Mais dans les familles de haute noblesse, comme les Ribeaupierre, la mère est secondée par des nourrices qui se chargent des tâches domestiques quotidiennes.



Dans un premier temps, la mère s'attache à expliquer à sa fille les premiers rudiments de la foi chrétienne et les principes élémentaires de l'hygiène de vie. « Dès le premier âge on s'appliquait par l'étude et la prière à entrer honorablement dans la carrière de la vie. ». Mais à partir de six ou sept ans, la châtelaine assure à sa fille les bases essentielles de la lecture, de l'écriture et de la culture pour lui donner « l'estime d'une position relevée ». La mère est également chargée de transmettre à sa fille la saga de la lignée afin qu'elle puisse la transmettre, à son tour, à sa descendance.

La toute jeune fille reste dans l'espace privé, elle grandit dans « la chambre des Dames », tandis que les garçons sont autorisés à sortir du château, accompagnent leur père à la chasse, participent aux cérémonies officielles, aux tournois. Worm affirme que « le damoiseau avait sa place marquée dans le monde et, très tôt, il devait monter sur la scène. Afin de l'y préparer, le père aimait à le produire, dès la fleur des années, en nombre de rencontres. Pas de visites au château, et pas de fêtes au-dehors, où le fils, qui croisait les espérances de la lignée, ne dût paraître. ».



dossier Patrimoine



Pour ce qui concerne l'instruction des filles, qui vivent plutôt recluses, on leur apprend à écrire sur des tablettes enduites de cire. Aux 13^{ème} et 14^{ème} siècles, le papier n'est guère connu. Sa rareté rend son prix exorbitant. Le parchemin, utilisé pour écrire les chartes est onéreux. On écrit à l'aide d'une pointe. Pour corriger on utilise un polissoir pour ré-aplatir la cire et corriger ainsi l'erreur. On leur apprend également à broder, à chanter, ainsi que les premiers rudiments du dessin et de l'ornementation. Worm conclut : « *L'intérieur de la famille était une véritable école dont la mère était l'âme. Cultivée avec le plus*

grand soin, la châtelaine faisait à merveille les fonctions d'institutrice à l'égard de ses filles. Mais tout se bornait aux éléments fondamentaux pour adhérer à une vie sociale digne de leur rang. Puis il fallait la main de spécialistes pour arriver à une perfection plus grande. Quand la demoiselle avoisinait l'adolescence, la famille prenait le parti de l'envoyer au pensionnat. ».

À la puberté, les filles vont parfaire leur éducation dans une institution religieuse, le plus souvent dans un pensionnat dépendant d'un couvent. Dans le secteur de Colmar les familles ont le choix entre les dominicaines de Colmar, les franciscaines d'Alspach près de Kaysersberg, les chanoinesses d'Erstein, voire des carmélites en Suisses.

LA RENOMMÉE DU COUVENT DES UNTERLINDEN



L'abbé Worm consacre un chapitre au couvent des Unterlinden de Colmar car c'était le lieu par excellence de l'éducation des jeunes filles de la haute noblesse alsacienne.

Le couvent est fondé vers 1230 par une dame noble veuve, Agnès de Mittelnheim, sous la tutelle des dominicains. Dans un premier temps elle s'installe dans une maison appartenant à une autre veuve, Agnès de Herckenheim. Très vite quelques novices les rejoignent. Ce premier noyau de religieuses déménage alors dans une nouvelle résidence appartenant à l'abbaye bénédictine de Munster en 1232. Elle est établie à l'endroit dit « *Uf-Mühlen* », situé sur la Lauch, près d'une chapelle dédiée à St Jean-Baptiste, au-delà du faubourg de Rouffach. Elles ont pour projet de créer un pensionnat pour éduquer les jeunes filles nobles, « *car c'était la classe la plus exposée ; sous prétexte de culture, on les abandonnait à des mains suspectes, tant du côté de la foi que des mœurs.* ».

Vingt ans après l'ouverture de la maison, Colmar ayant été entourée de remparts dans l'intervalle, l'isolement des religieuses, en raison des bandes d'aventuriers, devient fort périlleux. Il leur fallait chercher un asile dans la ville même.

En 1251, elles retournent près du lieu de leur première installation, au lieu-dit « *Sub tilia* » *. La construction du cloître dure environ quarante ans. L'église et le couvent en construction sont consacrés en 1269 par l'évêque de Ratisbonne, Albert le Grand.

Le monastère féminin des dominicaines connaît très vite de fidèles bienfaiteurs et protecteurs. En maintes occasions les sires de Ribeaupierre apparaissent dans les archives comme protecteur du couvent des Unterlinden. Grâce aux liens tissés avec les grandes familles nobles de la région, le couvent acquiert une grande renommée. Les sœurs dominicaines ont la réputation d'être « *des institutrices éminentes et des religieuses consommées.* ». Leur crédit s'étend très vite à toute la province. Worm écrit : « *Les demoiselles des familles patriciennes et de la haute noblesse ne cessaient de frapper à leur porte.* ». Leur principe est « *d'infuser aux jeunes âmes un esprit meilleur, de les relever pour les émanciper.* ».

* latin : « *sous les tilleuls* », ou « *unter der Linden* » en allemand

Saint Dominique (par Fra Angelico – détail). Dominique Nuñez de Guzman (1170 Espagne-1221 Italie), religieux catholique, fondateur de l'ordre de frères prêcheurs appelés couramment « *dominicains* ».





LES ANNÉES PENSIONNAT



Aux Unterlinden, les études sont poussées assez loin pour satisfaire aux nécessités de position des futures dames du grand monde tout en restant « l'ange domestique de la famille ».

Une grande partie des jeunes filles nobles d'Alsace fréquentait le pensionnat des

Unterlinden de Colmar, géré par les sœurs dominicaines. Worm énonce toutes les demoiselles issues des familles nobles d'Alsace qui ont fréquenté ce haut lieu éducatif : bien évidemment les Ribeaupierre, mais aussi les Hattstatt, les Froburg, les Andlau, les Fleckenstein, les Guebwiller, les Ratsamhausen, les Wangen, les Hoenstein, les Bulach, les Ferrette, les Ochsenstein... Il poursuit : « *Le pensionnat des Unterlinden attirait à soi les jeunes filles de premier mérite et les grandes familles nobles ne cessaient de lui accorder une confiance sans borne.* ».

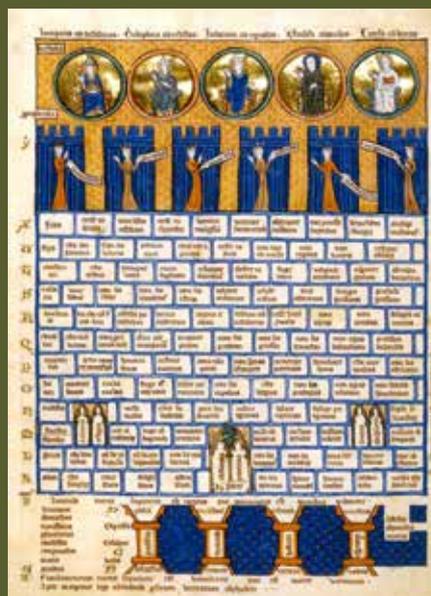
La visée de ce pensionnat est bien explicitée : « *Il a pour but de donner à de jeunes personnes une éducation proportionnée à leur sexe, à de vrais besoins, aux exigences de la famille* », mais surtout « *aux devoirs d'une position sociale éminente.* ». La pensionnaire doit devenir « *le juste orgueil de sa famille.* ». L'école devra « *lui insuffler une âme généreuse, la douer d'un esprit élevé, la remplir de nobles sentiments, et par l'intime union de la rigueur avec la délicatesse, former une personne du sexe qui n'a pas à rougir de son nom.* ». Worm relève encore un autre slogan éducatif singulier et imagé : « *former une charpente osseuse, avec sa singulière consistance, alliée aux chairs moelleuses, avec leur douce flexibilité* ».

Le pensionnat des Unterlinden ambitionne d'être une institution aristocratique, destinée à celles qui seront appelées à commander. On leur enseigne les mérites de cette noblesse élue de Dieu : « *Que chacun se contente de la position qu'il a plu au seigneur de lui assigner, et de développer au mieux les qualités requises pour tenir son rang.* ».

LE PROGRAMME D'ENSEIGNEMENT

Il est écrit que « *les études devront être poussées assez loin pour satisfaire aux nécessités de positions des dames du grand monde.* ». Les dominicaines distinguaient déjà l'éducation de l'instruction des jeunes filles. Elles justifient leur choix : « *L'éducation et l'instruction vont de pair et en se complétant les unes, les autres, vous donnent une personne accomplie.* ».

L'éducation porte essentiellement sur la foi chrétienne et la connaissance des préceptes énoncés par la Bible. L'enseignement moral est bien entendu inséparable de l'enseignement religieux. Il est précisé qu'au couvent, il « *faut les entourer de soins pieux, de peur qu'elles ne contractent dans le premier âge des habitudes d'indolence et de légèreté qu'il sera difficile de corriger plus tard.* ». Le régime éducatif est, semble-t-il, assez austère. Worm évoque même des privations, voire des châtiments corporels, en cas de non-respect des règles édictées.



Exemple d'enseignement de la morale : pour apprendre à l'enfant comment conduire sa vie selon les préceptes de la morale, on lui présente les vertus comme un château dont chaque pierre porte un précepte « aime tes parents », « fuis la colère »... La porte du château de vertu a comme devise « obéissance et patience ».

dossier Patrimoine



Quant à l'instruction, l'abbé Worm détaille le programme établi par les sœurs. Il comporte deux grands axes, la littérature et les arts. Pour ce qui concerne la littérature, Worm distingue le squelette et le revêtement de la langue.

- La charpente ou squelette de la langue consiste dans les capacités à lire, écrire, orthographier, s'exprimer avec exactitude de vive voix ou par écrit.
- Le « revêtement » est « l'art de parler et d'écrire élégamment et avec ornement ». Le contact avec les textes littéraires et la poésie est l'entrée privilégiée pour accéder à cette maîtrise.

Worm argumente : « Il ne s'agit plus des notions élémentaires des langues et de la correction de forme telle la grammaire. Il faut leur apprendre à s'exprimer avec exactitude, de vive voix ou par écrit. Il faut leur apprendre à forger un squelette de la parole, où chaque terme doit avoir ses proportions et s'emboîter à un convenable discours. Toutefois, un squelette, si correct qu'il soit, a besoin d'un revêtement. Réduit à sa seule charpente, il inspire par son décharnement une invincible répulsion. Le langage doit s'inspirer d'un souffle de vie et être animé par d'élégantes formes. ».

En résumé après avoir appris l'art de parler et d'écrire correctement, il leur faut étudier l'art non moins important et plus difficile de lire et parler élégamment. « L'idiome vulgaire et le latin » sont enseignés conjointement.



Pour ce qui concerne les arts, Worm cite la définition suivante : « Les arts sont comme une sorte de forme lumineuse, par où le vrai se présente aux

hommes perdus dans la matière, et se sert des sens, qu'il gagne à sa chaste beauté, comme d'un gradin, pour les élever aux régions de l'esprit. ». Il faut donner aux jeunes

filles le goût des beaux-arts. « L'art inspire le souffle de la vie chrétienne, le dirige et le vivifie. ». Une large part est consacrée à la musique dans le programme d'enseignement. Très jeunes, elles apprennent à jouer de la harpe. Le chant choral est également un support éducatif important et était enseigné par une « maîtresse d'harmonie ».

À la musique vient s'allier la poésie. L'objectif de cet art oratoire est de développer l'éloquence pour vivifier « l'imagination et colorier l'expression ». La poésie permet « un gracieux épanouissement des facultés de l'esprit, sans porter préjudice à la justesse de la raison. L'intelligence recevra de l'imagination un heureux appoint. ».



Le dessin et la peinture y étaient « en grand honneur ». On y apprenait le « délicat art de faire des fleurs, des rinceaux et des miniatures. ». Enfin on les initie à l'art de la broderie, de la tapisserie et des « beaux ouvrages ».

Aux Unterlinden, quelques connaissances médicales nécessaires pour soigner la maisonnée sont également dispensées.



Vers 17 ou 18 ans, les demoiselles quittent le pensionnat pour se marier ou décident de rester dans les ordres religieux. Ainsi dans les années 1320, des quatre filles de Jean IV de Ribeaupierre et d'Elisabeth de Géroldseck, une seule se mariera et les trois autres resteront dans les ordres. L'une deviendra même abbesse des Unterlinden, une autre

abbesse du couvent d'Erstein et la dernière abbesse du couvent d'Alspach près de Kaysersberg.

À partir du 16^{ème} siècle, l'éducation et l'instruction seront dispensées de plus en plus au sein même du château par des précepteurs, religieux ou non.

Bernard SCHWACH

Président du Cercle de Recherche Historique de Ribeaupierre et Environs